



ÉGLISE RÉFORMÉE DE FRANCE

# L'Épître Morbihannaise

Journal des communautés protestantes réformées du Morbihan  
Lorient Grand Ouest Morbihan - Vannes Morbihan Est  
Pasteur Hervé Stücker  
23 bd de l'Eau Courante 56100 LORIENT - Tél. 02 97 64 18 96

## Tristesse, doute et espérance

Nous sommes le 28 janvier 2009, et je me retrouve devant mon ordinateur pour écrire l'éditorial (c'est un mot bien pompeux !) de notre prochaine « Épître morbihannaise ». Nous sommes à la fin de cette semaine de prière pour l'Unité des chrétiens qui, comme chaque année, souligne le travail quotidien tout au long de l'année de nombreux chrétiens engagés ensemble, au sein de groupes ou d'associations, dans un dialogue fraternel et nécessaire.

Mais depuis le week-end dernier, je me sens mal, très mal. Le pape Benoît XVI vient de décider la levée de l'excommunication des évêques de la Fraternité St-Pie X et ainsi la réintégration de celle-ci à l'Église catholique romaine. Cette décision est interne à l'Église catholique et il n'y a rien à redire là-dessus si ce n'est les propos anti-protestants récurrents chez les adhérents à la Fraternité en question (Il y a eu un tract de Monseigneur Lefebvre qui titrait : « Non, je ne mourrai pas protestant ! » et les accusations portant sur le fait que, pour eux, le concile Vatican II « protestantisait » l'Église catholique).

Le plus douloureux est que cette annonce se soit déroulée en plein milieu de la semaine de prière pour l'Unité des chrétiens. Cette décision semble être comme un message mettant en avant que l'unité des chrétiens passe avant tout par l'unité autour du trône de St-Pierre (siège papal).

Ce n'est clairement pas notre point de vue. L'unité des chrétiens passe avant tout par la reconnaissance du Christ comme chef de l'Église et le respect des différences de chacun dans cette confession. Même plus ! La « différence »

est une source d'enrichissement : cela est vrai sur le plan sociologique et culturel mais aussi sur le plan théologique. La Bible ne cesse de le montrer et bien souvent le salut d'Israël est venu d'un étranger ou d'une étrangère. Et que dire de la place que Jésus donne aux samaritains !

Le Conseil des Évêques de France a eu une réaction rapide qui doit nous faire réfléchir et nous encourager dans le dialogue en affirmant avec fermeté que « les avancées du concile Vatican II n'étaient pas négociables ». L'intervention du père Marcel Rivallain, délégué diocésain à l'œcuménisme, lors de la célébration œcuménique de janvier à Lorient, a été également sur ce plan dès plus nette. Je crois qu'il y a de

nombreux chrétiens de différentes confessions ouverts au dialogue nécessaire pour que le christianisme ait un témoignage crédible car quel qu'il soit le « repli sur soi » est toujours un contre-témoignage. Ce dialogue n'est d'ailleurs pas exclusif au monde chrétien, il nous demande aussi de nous tourner vers les autres religions et également vers les agnostiques et les athées : tout dialogue qui sert à relever la dignité de l'être humain va dans le sens de l'Évangile.

Et nous, pour dialoguer, nous avons besoin d'exister. Et pour exister, nous avons besoin que tous, d'une manière ou d'une autre, nous nous engageons pour faire vivre notre Église et nos communautés. Comme je le dis souvent : l'Église ce n'est pas une institution, un temple ou encore moins un pasteur ; l'Église, c'est nous, une assemblée de personnes dans sa diversité et sa richesse, avec des difficultés à vivre ensemble parfois, mais aussi ses capacités à être solidaire. Ce qui est sûr, c'est que l'Église a besoin de chacun d'entre nous !

On peut être en recherche (on l'est tous !), distancé ou submergé par tant d'autres activités, rien ne pourra remplacer la place que chacun de nous a dans l'Église ! Dieu a foi en nous.

Hervé STÜCKER

(timbre)

(adresse)

### Méditation :

Lorsque les nazis sont venus chercher les communistes

Je n'ai rien dit: Je n'étais pas communiste.

Lorsqu'ils sont venus chercher les socio-démocrates

Je n'ai rien dit: Je n'étais pas social-démocrate.

Lorsqu'ils sont venus chercher les syndicalistes

Je n'ai rien dit: Je n'étais pas syndicaliste.

Lorsqu'ils sont venus chercher les catholiques

Je n'ai rien dit: Je n'étais pas catholique.

Lorsqu'ils sont venus chercher les juifs

Je n'ai rien dit: Je n'étais pas juif.

Lorsqu'ils sont venus me chercher

Il ne restait plus personne pour protester.

*Président des Églises réformées de Hesse-Nassau, Martin Niemöller (1892-1984) a été interné par les nazis de 1937 à 1945, notamment à Berlin, puis Sachsenhausen et Dachau, où ce texte (dont il existe différentes versions, plus ou moins longues) aurait été écrit en 1942.*

# *Noël dans la crise : un rendez-vous pour l'espérance*

A l'initiative du site internet du journal *La Vie*, était publié le texte ci-dessous. Il se veut contribué à la réflexion sur ce monde qui en crise.

Parmi les quotidiens qui ont accepté de publier cette tribune: *Le Monde, Le Figaro, La Croix, L'Humanité, Le Parisien, Ouest-France, Sud Ouest, L'Est Républicain, Les Dernières Nouvelles d'Alsace, Le Dauphiné Libéré, Le Progrès, Le Midi Libre, La Nouvelle République du Centre...*

Au moment où le monde entier se trouve engagé dans une crise économique qui frappera en priorité les plus démunis et dont personne ne peut mesurer la durée et la gravité, Noël demeure une espérance.

La naissance du Christ parmi les plus pauvres, dans une étable, autant dire presque dans la rue, mais aussi de nombreux textes bibliques et écrits sociaux des Églises chrétiennes, nous renvoient à des références éthiques essentielles pour affronter la crise.

La pensée sociale chrétienne qui s'appuie sur ces références n'est pas une alternative à un quelconque système économique mais un socle de réflexion qui a vocation à inspirer tout mode d'organisation durable de la société.

Ce socle repose sur deux priorités:

**Celle de l'économie**, l'économie est au service de l'homme et non l'inverse, et **celle des pauvres sur les privilégiés**, l'équité condamne une trop grande inégalité entre les revenus.

Ces deux priorités définissent les six piliers fondateurs de la pensée sociale chrétienne: **la destination universelle des biens** (la propriété privée est légitime si son détenteur en communique aussi les bienfaits à ceux qui en ont besoin) **l'option préférentielle pour les pauvres, le combat pour la justice et la dignité, le devoir de solidarité, le bien commun et le principe de subsidiarité** (faire confiance à ceux qui se trouvent au plus près du terrain pour résoudre ensemble leurs difficultés).

Et, en leur temps, les Pères de l'Église n'y allaient pas par quatre chemins. Avec Saint Ambroise par exemple, qui affirmait: « *Quand tu fais l'aumône à un pauvre, tu ne fais que lui rendre ce à quoi il a droit, car voici que ce qui était destiné à l'usage de tous, tu te l'es arrogé pour toi tout seul* ».

Aussi surprenant que cela puisse paraître, Jaurès, ou Gorbatchev plus près de nous, prétendaient trouver, le premier dans les textes du pape Léon XIII sur la question ouvrière, le second dans ceux de Jean Paul II, des références qui pouvaient fonder une société plus juste.

Dans leur session consacrée à « *l'argent* » en 2003, les Semaines Sociales de France, lieu de

réflexion des chrétiens sur les problèmes de société depuis plus d'un siècle, critiquaient le système des stock-options en ce qu'il risque de négliger la vision à long terme de l'économie.

Ce faisant, les chrétiens ne condamnent pas l'économie de marché sous toutes ses formes. Ils rappellent - et sur ce point, ils sont d'accord avec l'économiste Adam Smith - que: ce type d'économie ne peut fonctionner que dans des sociétés basées sur les valeurs morales que sont **le respect des autres** et une certaine **sobriété dans l'usage des biens matériels**. Il ne s'agit donc pas de récuser ni le profit, ni les investisseurs qui prennent des risques dans l'entreprise, mais d'appeler à une indispensable régulation de leur fonctionnement par les autorités publiques et par l'action de corps intermédiaires tels que les organisations non gouvernementales et les syndicats, notamment.

Les chrétiens ont des valeurs à faire progresser avec d'autres qui ne partagent pas nécessairement leur foi. Et les plus privilégiés d'entre-eux sont appelés à se comporter en citoyens vigilants par leurs choix politiques, à refuser « le toujours plus », à s'engager notamment au niveau local, à accepter un niveau d'impôts volontariste pour une solidarité active, à respecter un mode de consommation plus équitable et soutenu par une « sobriété heureuse ». Dans leurs lieux de vie, ils auront toujours le souci d'y faire entendre la voix des plus exclus.

La célébration de Noël nous invite à réactualiser le sens que nous donnons à l'économie et à choisir la voie de la solidarité.

Cela devient plus qu'urgent. Impératif.

Parmi les signataires :

Guy Aurenche, Jean Boissonnat, Daniel Casanova, Jacques Delors, Xavier Emmanuelli, Jean-Baptiste de Foucauld, Sylvie Germain, Jean-Claude Guillebaud, Jean-Pierre Hourdin, Alain Juppé, François Régis Hutin, Patrick Peugeot, Michel Rocard, Robert Rochefort, Eric-Emmanuel Schmitt, François Soulage, René Valette, Jérôme Vignon, François Villeroy de Galhau...

## Perdre ou gagner ?

Lectures bibliques : 1 Corinthiens 1,18-25, Matthieu 16, 21

Lors d'un sondage fait auprès de personnes d'âges divers qui avaient reçu une éducation chrétienne, on leur a demandé ce qui, à leur avis, était le plus difficile à admettre dans l'Évangile. Il paraît que la plupart, indépendamment du fait qu'elles continuent d'adhérer au christianisme ou qu'elles aient pris leurs distances, la plupart ont répondu : suivre Jésus et porter sa croix. C'est vrai que du mal a été fait avec ces notions que la souffrance était un moyen de se rapprocher de Dieu ou de mériter le salut. En inculquant au troupeau des fidèles une attitude soumise et résignée, comme si plus on subissait ici-bas, meilleure serait la récompense plus tard, après, dans l'au-delà. Ou encore en vantant le sacrifice en renonçant à ses désirs, à s'épanouir, à prendre sa place, ou à revendiquer ses droits... dénigrer le plaisir, exalter la souffrance. Et pourquoi ? Assurément pour gagner quelque chose, mais pour gagner quoi ?

Bien sûr, si l'on entend ce texte en ayant à l'esprit la situation des premiers destinataires de l'Évangile, on peut bien imaginer que celles et ceux qui emboîtaient le pas à Jésus, ou simplement qui se disaient ses disciples, couraient de réels risques de persécution.

Mais aujourd'hui ? Quel prix paie-t-on à confesser sa foi ? N'est-ce pas, dans nos pays du moins, un geste purement gratuit ? une question d'opinion, de conviction personnelle ? Et puis sauver sa vie, ou la perdre, s'oublier... quel sens donner aujourd'hui à ces notions ? aujourd'hui, où l'on sait bien que seuls réussissent celles et ceux qui prennent leur vie en main, qui se fixent des objectifs et qui ne laissent rien au hasard. L'important aujourd'hui, c'est de maîtriser, de gagner. Pas de perdre pour mieux gagner !

A moins que... la crise que le système bancaire connaît actuellement et dont nous ne mesurons pas encore les conséquences pour tout un chacun et pour la société, ne nous mette sur une autre piste.

A quoi sert à l'homme de gagner le monde entier s'il doit perdre la vie ? ou bien : qu'a-t-il à offrir en échange de sa vie, c'est à dire qui ait la valeur de sa vie ? Ou est l'essentiel ? Oui ces mots gagner, perdre, échange, valeur nous font tendre l'oreille au moment où tout le monde tremble pour l'économie, l'économie sur laquelle le monde se croyait solidement appuyé. Mais qu'est-ce que c'est « gagner », « perdre », dans le contexte des paroles de Jésus ? que veut dire perdre sa vie ? Et qu'y a-t-il à gagner ?

Dans le texte de l'Évangile, 3 indices nous mettent sur la piste :

Le premier indice, c'est le contexte dans lequel Jésus prononce ces mots, à savoir au moment où sa vie bascule : il doit préparer ses disciples à ses souffrances et à sa mort et il sait que pour eux – comme pour nous – c'est une chose difficile à accepter : le Sauveur tant attendu ne sauve pas l'humanité comme on s'y attend et comme on continue malgré tout de l'espérer, à savoir en bouleversant les rapports de force dans le monde. Non, il le fait de manière paradoxale, en traversant la mort. Il donne sa vie pour sauver la nôtre... c'est tellement paradoxal que Pierre ne peut l'accepter.

Lui qui vient de confesser que pour lui, Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant (c'est juste avant le passage qui est donné à lire) Pierre n'a pas du tout compris ce que cela implique puisqu'il prend Jésus à l'écart pour protester

contre l'annonce de sa mort sur la croix. Ce n'est pas un malentendu anodin. Cela montre que même avec la meilleure volonté du monde, il est difficile de concilier nos vues humaines avec celles de Dieu. Qu'est-ce que gagner, qu'est-ce que perdre ? Selon nos vues humaines, Dieu devrait être celui qui sauve la vie de manière éclatante, au vu et au su de tous, mais pas en laissant son fils mourir sur la croix.

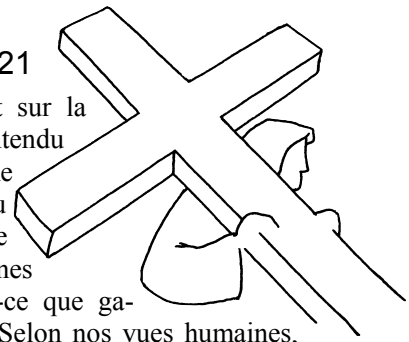
Le deuxième indice, c'est la mention de Satan qui nous rappelle le contexte des tentations de Jésus. Vous savez, quand Satan propose à Jésus de changer les pierres en pain, de se jeter dans le vide et de prendre le pouvoir sur le monde.

En refusant que son Messie aille à la mort, Pierre s'identifie à Satan : il veut que le Christ ressemble à ce qu'il attend de lui, il veut le modeler à son image, en faire le Dieu devant lequel tout le monde ne puisse que s'incliner. En fait il veut que le Christ soit celui avec lequel on est sûr de gagner, à tous les coups !

Le troisième indice, c'est la mention du jugement à la fin des paroles de Jésus : « A chacun il donnera selon ses actions ». C'est là que nous en revenons à l'actualité. Tout le monde parle de crise, de crise boursière, de crise économique peut-être à venir. C'est l'occasion de rappeler que dans le Nouveau Testament, le mot « crise » signifie : jugement, ou encore ce moment décisif où la réalité apparaît telle qu'elle est, où les conséquences des actes et des choix que l'on a fait par le passé deviennent visibles. C'est le moment qui permet une remise en question et un changement d'orientation. En ce sens, la crise au sens biblique est toujours en même temps une chance, la chance de changer de cap, de prendre conscience des erreurs et de rectifier sa position, la chance de retrouver les valeurs essentielles.

Il en va de la crise que notre monde occidental traverse actuellement comme des crises qui émaillent nos vies : elles sont des moments de choix, des occasions de changer de direction, de repartir sur de nouvelles bases et de choisir sur quelle sécurité nous nous appuyons. Choisir de nous appuyer sur nos richesses matérielles, nos forces, notre intelligence, notre maîtrise, sur la vie que nous gagnons, ou choisir de nous laisser guider, de nous en remettre, pleinement et humblement, à Dieu qui est à la fois Créateur, berger et guide, à celui qui est la porte et qui est le chemin, et qui nous assure de sa grâce, première et sans condition. Choisir la confiance et l'humilité qui nous conduisent à renoncer à prendre notre vie en main, renoncer à nous cramponner à nous-mêmes et nous abandonner. On pourrait formuler ainsi la phrase de Jésus (citation de Jörg Zink) : « *quiconque renonce à prendre sa vie en main la gagnera ; il pourra se fier au sol ferme sur lequel son existence repose : sur la bonté et la sagesse divines. C'est ainsi que l'on trouve, sur l'assise de la confiance donnée, cette sérénité qu'ont évoquée les sages de tous les temps. La sérénité est une forme d'indépendance supérieure et de modestie en même temps ; la sérénité est une sorte de présence d'esprit continue : la présence de l'Esprit de Dieu en nous.* »

Que cette sérénité nous soit donnée, jour après jour.





## Jean Calvin (1509-1564)

Jean Cauvin ou Calvin est né à Noyon en Picardie. Il est le fils d'un administrateur de biens au service des . Calvin reçoit un qui lui permet de poursuivre des études d'abord à Noyon puis à Paris. Son père le destinait à la prêtrise mais, à la suite de démêlés avec les chanoines de Noyon, il oriente son fils vers le droit. Calvin étudie le droit à Orléans, puis à Bourges, auprès des meilleurs maîtres de son temps. L'étude du droit marque durablement sa pensée. Il considère toujours la loi de façon positive, contrairement à Luther.

Son père mort, il se tourne vers la théologie et les lettres. Il fréquente les milieux humanistes et les cercles de théologiens où se discutent les idées nouvelles, apprend le grec et l'hébreu. Sa conversion remonte sans doute vers 1533. En 1534, il rompt définitivement avec l'Église catholique en résignant ses bénéfices ecclésiastiques.

Calvin se trouve à Paris quand éclate en 1534 l'affaire des placards. Durant la répression, il se réfugie à Bâle. Il rédige l'introduction à la traduction en français de la Bible par son cousin Olivétan. Son second ouvrage est un résumé de l'essentiel de la foi chrétienne : *L'institution de la religion chrétienne*, (1536). Il s'agit de la première édition en latin de son œuvre majeure qu'il ne cesse de remanier et de développer toute sa vie durant.

Calvin aurait pu continuer sa brillante carrière d'intellectuel sans un hasard providentiel. Il veut se rendre à Strasbourg. La route directe est fermée à cause des guerres et doit passer par Genève qui vient d'adopter la Réforme, sous l'influence du réformateur Guillaume Farel. Celui-ci, apprenant la présence de Calvin à Genève, pense aussitôt que l'auteur de *L'Institution Chrétienne* est l'homme qui pourra le mieux l'aider. Calvin reste à Genève et tente de mettre en pratique ses idées, mais la tâche est rude. Calvin et Farel s'opposent au gouvernement de la ville sur la question de l'autorité respective de l'Église et de l'État, notamment sur les sujets religieux. Ils sont expulsés par les autorités de la ville en 1538.

À l'appel du réformateur Martin Bucer, Calvin s'établit à Strasbourg. Ce seront les trois plus belles années de sa vie. Il exerce les fonctions de pasteur et de professeur. Il fréquente de nombreux intellectuels. Il se marie avec une jeune veuve, Idelette de Bure, dont il aura un fils mort en bas âge. En 1540, Calvin rédige son *Commentaire de l'Épître aux Romains*. Il y manifeste clairement sa distance par rapport à Luther : il n'y pas d'opposition inconciliable entre loi et Évangile. En 1541, il fait paraître son *Petit traité de la* , où il définit une position médiane entre celles, inconciliables, de Luther et de Zwingli. La même année paraît la première édition en français de *L'Institution Chrétienne*, beaucoup plus développée que celle de 1536. C'est un des premiers livres de théologie systématique en français. Par cette traduction, il contribue à fixer la langue française alors en pleine évolution. C'est à Strasbourg que Calvin accède à la reconnaissance internationale. Il accompagne Bucer à des colloques organisés par Charles Quint pour tenter de guérir la fracture entre les Églises. Il y rencontre Melancthon avec lequel il se lie d'amitié. Mais tous ces colloques échouent.

Une majorité qui lui est favorable se retrouve dans les conseils de Genève. On le supplie de revenir par deux fois, en 1540 et en janvier 1541. Calvin ne reviendra qu'en septembre 1541. Pensant ne rester que six mois, il y reste jusqu'à la fin de sa vie. Dès les six premiers mois, trois textes de Calvin structurent l'Église : *Les ordonnances ecclésiastiques*, *Le catéchisme*, *La forme des prières* c'est-à-dire la liturgie. Il fait adopter, pendant le culte, le chant des psaumes traduits en vers par Clément Marot. C'est un des écrivains français les plus féconds du XVI<sup>e</sup> siècle. Calvin est en butte à l'hostilité des conseils de la ville jusqu'en 1555 : ce n'est qu'en 1559 qu'il obtient le statut de bourgeois de la ville.

On voit souvent Calvin comme un dictateur. En fait, il n'a jamais été favorable à une emprise du pouvoir religieux sur le pouvoir politique. A Genève, Calvin prêche deux sermons par dimanche et quotidiennement une semaine sur deux. Ces milliers de sermons de Calvin ont été pris en note par ses étudiants, mais seule une partie a été conservée.

Calvin applique au texte biblique les règles de lecture des textes profanes. Il dénonce en particulier la confusion entre le sens littéral et le sens figuré. Par exemple, pour les paroles prononcées par Jésus lors de son dernier repas, « ceci est mon corps, ceci est mon sang... », le pain et le vin sont, pour Calvin,

une figure de style, une image. Ils représentent le Christ, mais ne sont pas vraiment le Christ. De même que, dans la Bible, la colombe représente l'Esprit Saint, mais n'est pas l'Esprit Saint.

L'Espagnol Michel Servet considère le dogme de la Trinité comme non biblique et pour cela est persécuté tant par l'Église romaine que par les Réformateurs. Il est arrêté à Genève et brûlé, après un procès pour hérésie, en octobre 1553. Cette exécution déclenche une polémique entre Calvin et Sébastien Castellion, défenseur de la tolérance religieuse.

Calvin se soucie de ceux qui y ont adhéré à la Réforme en France. Craignant les persécutions, ils vivent leur foi clandestinement et participent aux cérémonies catholiques. Calvin dénonce cette dissimulation et les exhorte à fuir vers des pays passés à la Réforme. Ils arrivent massivement à Genève et la population y double entre 1545 et 1560. À partir de 1555, de nombreuses Églises réformées sont créées en France. Il les soutient de ses conseils et en leur envoyant des pasteurs formés à l'Académie de Genève. Pour le premier synode de Paris en 1559, il envoie un projet de confession de foi et de discipline.

La création d'une académie, en 1559, contribue à la réputation de Genève. L'enseignement théologique qui y est donné insiste sur l'étude et l'interprétation des Écritures. En raison de la qualité des maîtres, elle connaît un grand rayonnement. À partir de 1555, l'autorité de Calvin à Genève n'est plus contestée. Le modèle genevois se diffuse largement en Europe.

De santé fragile, épuisé par le travail, il meurt le 27 mai 1564 à l'âge de cinquante-cinq ans. A sa demande et pour éviter tout culte de sa personne, il est enterré dans une fosse commune.

